

À l'approche du centenaire de la Grande Guerre qui promettait d'ensevelir le lecteur le plus volontaire sous des tombereaux de livres en tout genre, Stéphane Audoin-Rouzeau a choisi une position originale. Bien sûr, on avait demandé à l'un des plus importants spécialistes de ce conflit, président de l'histoリアル de Péronne, d'écrire sur le sujet. Il l'avait déjà fait et dans des livres qui ont marqué durablement. L'envie s'est imposée de faire autre chose, autrement. Un livre qui cheminait depuis des années était arrivé à maturité : « Je l'ai écrit en quinze jours ; il s'est agencé comme un puzzle dont les pièces sont déjà faites ». Le puzzle était familial et surtout personnel. De manière chronologique, il commence par le récit de la guerre vécue par les deux grands-pères de l'historien, Max et Robert, et par le grand-père de sa femme, Pierre, qu'il eut l'occasion de longtemps côtoyer. Les ancêtres sont placés : la Grande Guerre est identifiée comme l'expérience marquante de leur vie ; « ce que je sais comme historien, c'est qu'une expérience de guerre est toujours première dans la vie d'un homme ».

Devenus père, que transmettront ces hommes de ce vécu dont les traces ont été retrouvées dans les archives ? Avec cette question, commence un autre livre : celui de l'intime et de l'infime. L'attention que Stéphane Audoin-Rouzeau a déployé pour regarder au plus près les individus pris dans la guerre est alors mise au service d'une relecture de l'histoire familiale, à la recherche des indices qui diront l'impact de la guerre sur les corps et les esprits, l'emprise de cette souffrance sur les hommes et, au-delà d'eux, ses échos dans les vies de leurs descendants. Car c'est le petit-fils qui écrit : livrant à ses proches ce que sa connaissance approfondie de la Grande Guerre lui a permis de saisir dans l'histoire familiale, il livre aussi certaines des clés de son approche historienne. Les objets, les corps, la fiction : c'est en les regardant, en les prenant au sérieux que l'on accède à une dimension sensible de la guerre qui, seule, permet de la dire pour ce qu'elle est profondément, une source de souffrances. C'est en regardant le corps de Pierre, sa main à jamais brisée, que l'historien prend peu à peu la mesure de la place du corps dans la guerre : par cette blessure et par son invisibilité aussi dans la famille. « Je suis encore capable aujourd'hui de vous la faire. C'était une main extrêmement impressionnante ! Mais j'étais le seul à la voir ! »

Car la prise de conscience s'accompagne d'une autre question : comment peut-on ne pas voir ? C'est bien une éducation au regard que raconte aussi ce livre. Loin de la guerre, qui était comme ignorée, le jeune Stéphane est initié par son père à l'importance des objets et des mots. Fasciné par André Breton, surréaliste fervent, Philippe Audoin ne s'intéresse pas à la guerre de son père, il n'en transmet rien à son fils. Mais il lui donne le goût de la quête et lui transmet l'exigence du mot juste. Dès le lycée, il sera un relecteur attentionné, encourageant son aîné à l'épuration, à la recherche exigeante du mot juste. De cette écriture, ce dernier livre porte encore la trace. L'historien est économe de ses mots. Chacun doit porter sans qu'il soit besoin d'y insister. Jamais avare d'une métaphore guerrière, Stéphane Audoin-Rouzeau dit avoir cherché « quelque chose de coupant » avec le souci d'éviter que « le sabre ne s'émousse ». Il cite en revanche longuement les mémoires inédits de son père, rendant visible l'héritage le plus évident peut-être : un usage appuyé des italiques. Un hommage à son père présent dans tous ses livres : « J'en abuse exprès ! C'est un rituel ». « Certains disent 'je vais voir la tombe de mon père', moi, je mets une italique ».

L'ensemble du livre peut aussi être lu ainsi : « une lettre à mon père », un projet profondément personnel et qui récuse d'avance toute critique tant sa subjectivité est une évidence assumée, tant il ne saurait être question de discuter telle ou telle analyse. Sont-elles mêmes des analyses ces phrases qui s'étonnent des termes trop affectueux employés par Robert dans les lettres écrites lors de sa captivité en Allemagne en 1940 ? Sont-elles des analyses ces remarques sur le silence des uns ou des autres, leur incapacité à voir la souffrance des anciens combattants notamment ? L'historien, le fils, le petit-fils, ne font

qu'un et si l'un possède désormais des outils pour lire son monde familial, il reste un acteur impliqué, un homme dont les choix ne doivent pas tout à l'histoire et qui ne peut, par conséquent, pousser plus loin ce qu'il propose. Mise à nu assumée quoique retenue, le livre pourra choquer ceux qui n'entendent pas que l'historien est, comme tous les acteurs historiques, un individu sensible. Tel n'était pas le souci de son auteur, qui ne répugne pourtant pas à la provocation, digne héritage surréaliste. Il a en revanche souhaité que sa mère l'entende et lui a lu les chapitres, un par un, dans ses derniers moments. Ce livre a aussi été offert aux sœurs de l'historien, accompagnant à sa manière le deuil de leur mère. Il ne leur parlera pourtant pas d'elle car le récit est exclusivement celui d'une filiation par les hommes. C'est ainsi que l'auteur s'est représenté son héritage guerrier : un héritage sous le signe de la masculinité où même la Grande Guerre, qu'il dit avoir tenté de viser dans l'œil, devient masculine : « un tueur qui avait fracassé les relations des pères et des fils ».

Sous le nom de Stéphane Audoin-Rouzeau, le petit portrait d'un homme orne la couverture du livre. La poitrine sanglée dans un uniforme neuf et sans pli, ornée de la Croix de guerre, il esquisse peut-être un sourire sous sa moustache. Son regard a évité l'objectif du photographe.